

la fourche de fer qu'Antoni doit toujours tenir à la main pendant le travail, prêt à intervenir au cas où quelque conflit semblerait devoir s'aggraver.

La fourche, appuyée sur la tente, est tombée avec un fracas qui semble être pour les carnassiers le signal de quelque infernal sabbat. Les prunelles injectées de sang, les mâchoires béantes et rugissantes, ils tournent autour de la cage et bondissent vers les grilles.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! soupire l'enfant, effaré de cette bruyante démonstration... Comment papa pourrait-il les faire travailler ce soir ?

Attiré par les rugissements... Antoni, en entrant, redouble la fureur des fauves.

— Antoni ! Antoni supplie Carmen, tu leur as donné à manger ?

— Bien sûr... ils ont tout dévoré.

— Donne-leur encore, Antoni !

— Ça te regarde, répond l'homme... Ton ragoût brûle, sotte gamine... Veux-tu courir à ton travail et me laisser à mes bêtes !

Carmen n'ose pas résister... Que dirait papa tout à l'heure ?... Avant de partir, elle a vu qu'Antoni prenait un gros morceau de bœuf et le jetait aux carnassiers... Ils n'avaient donc pas tout mangé ?... Et Carmen, un peu assurée, s'éloigne, sans savoir, la pauvre enfant, à quel point ses alarmes sont légitimes...

Antoni, que la correction de Lorenzo a laissé vindicatif, loin de chercher à combattre son vice, profite de toutes les occasions qui se présentent pour le satisfaire... Depuis quelque temps, il a pris l'habitude de rogner sur la part des lions la part de sa vile passion... C'est ainsi que tout à l'heure, au lieu d'acheter pour les lions la quantité nécessaire, il a renouvelé sa provision d'eau-de-vie, qu'il a cachée sous sa paillasse, et le malheureux, abêti par la boisson, se rend de moins en moins compte des conséquences de son odieuse conduite...

2 heures : c'est le moment où la foule devient plus dense, les promeneurs vont et viennent, font le choix des spectacles auxquels ils vont s'arrêter, et un nombreux public assiège déjà la ménagerie du célèbre "Lorenzo", public attiré par les déclamations du dompteur... par l'assourdissante grosse caisse, par la grâce légère d'Anita, mais aussi, il faut le dire par des grondements si féroces qui, derrière les tentes de toile, semblent promettre cette barbare émotion dont le public des fêtes foraines se montre habituellement avide.

Carmen, avant de s'installer à la caisse, a jeté un coup d'œil aux bêtes... Elles semblaient un peu assagies... un peu... bien peu... car la visite de l'enfant a été accueillie encore par un significatif grondement.

— Papa, papa, je t'en supplie, les lions sont aujourd'hui terribles !... Je t'en prie, ne donne pas de représentations... Laisse-les voir simplement... n'entre pas dans la cage !!!

Lorenzo a accueilli la requête de sa fille par un haussement d'épaules. Toutefois, quand il a vu l'angoisse de ses grands yeux, il a voulu la rassurer...

— Ne crains rien, ma Carmencita, fille de dompteur ne doit rien craindre ; mais, puisque tu es si inquiète, écoute, pour te rassurer, je vais dite à Antoni de charger les deux revolvers.

C'est tout ce que Carmen a pu obtenir, et maintenant le cœur serré par une inquiétude qu'elle ne s'analyse même pas, elle attend, distribuant machinalement billets et monnaie.

Boniment, cymbales, danses et rugissements ont sans doute fait merveille, Anita vient dire à sa sœur que la salle est pleine, pleine... et qu'il faut arrêter la distribution des billets.

Tant mieux, Carmen sera là... tout est préférable à cette anxiété sourde, qui vous tenaille si douloureusement le cœur... Vivement, la fillette ferme son guichet, et à la suite d'Anita, se glisse dans la salle.

Lorenzo, devant les grilles, présente ses bêtes au public : Lucio... le roi du désert africain, qui laisse voir, dans un dédaigneux bâillement, sa gueule splendidement meublée.

Leo et Leone, venus d'Asie, moins charpentés que Lucio, mais dont les féroces et mobiles prunelles semblent déjà faire choix d'une victime, pendant que leurs griffes acérées labourent nerveusement le sol.

Ils sont tous trois couchés à terre, plus paisibles en apparence, distraits par le public, qui les regarde et s'exclame.

Carmen ne quitte pas des yeux son père. Elle voit qu'il se dispose à entrer dans la cage, et son cœur se serre affreusement. Antoni est-il là ?... Oui... le voici, il a sa pique et tient un révolver à la main ; l'autre est à terre, près de lui... Quelle face hébétée !... Quelle figure enluminée !... Quel regard morne et stupide présente Antoni aujourd'hui !... Quel secours le père obtiendrait-il de cette masse titubante, qui, par instants, s'accroche aux chaînes ?

Lorenzo, tout au spectacle, semble ne s'être aperçu de rien... Carmen se glisse près d'Antoni, prête à le stimuler.

Lorenzo est avec ses lions... cravache et bâton en main, il s'approche des fauves, qui, aussitôt qu'ils l'ont vu, ont poussé d'affreux rugissements. La cravache se lève, claquant l'air, cinglant les museaux... La foule attend, angoissée... Sous l'attaque, Lucio recule... Brave, Lorenzo le poursuit, l'accule jusqu'au siège qu'il attend lui faire gravir... tout en surveillant en arrière la lionne, qui sournoisement s'approche. Vaincue par la volonté de l'homme, la bête a obéi, elle a pris sa place, mais, ramassée sur l'étroite plate-forme, elle le domine maintenant, et comme la vue de cette chair vivante était une obsession trop forte pour ses entrailles affamées, avec un hur-